La bouleversante histoire
du garçon qui aimait Anne Frank

Cachés

SHARON DOGAR

Extrait de la publication

Titre original : *Annexed*
Édition originale publiée par Andersen Press Ltd., Londres, 2010
© Sharon Dogar, 2010, pour le texte
© George Fiddes, 2010, pour les illustrations
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2011, pour la traduction

Extrait de la publication

SHARON DOGAR

Cachés

Traduit de l'anglais
par Cécile Dutheil de la Rochère

GALLIMARD JEUNESSE

Pour Jem, Xa et Ella
Nos enfants.
Ce livre est pour vous.
Merci.

Puisses-tu ne jamais poser ta tête
sans qu'une main la retienne…

Extrait de la publication

Préface

Mai 1945. La Seconde Guerre mondiale approche de la fin. Peter van Pels[1] est prisonnier dans le camp de concentration de Mauthausen. D'après ce que nous savons, il aurait été admis à l'infirmerie du camp le 11 avril. Autrement dit, il y serait depuis plus de trois semaines, ce qui est soit inexact, soit extraordinaire. Comment, après avoir supporté l'occupation des Pays-Bas par les nazis, la déportation à Auschwitz et la traversée de la Pologne et de l'Autriche à pied jusqu'à Mauthausen[2], avant d'entamer trois mois de « travail », espérer survivre plus de quelques jours dans une telle infirmerie – qui n'était qu'un lieu de passage pour une population à l'agonie ? Les malades n'étaient pas soignés et étaient à peine nourris, en tout cas pas à ce stade-là de la guerre. Cependant, les histoires de survie de la Shoah les plus inouïes nous sont parvenues, alors qui sait si celle-ci n'est pas vraie ? Qui sait si, pendant qu'il était allongé dans l'infirmerie, Peter n'a pas commencé à voyager à travers sa courte vie grâce à sa mémoire ?

1. Connu sous le nom de Peter van Daan dans le *Journal* d'Anne Frank.
2. Un des camps les plus durs.

Extrait de la publication

À l'époque, il a dix-huit ans. Il vient de passer deux ans dans l'Annexe, cette cachette du cœur d'Amsterdam immortalisée par le *Journal* d'Anne Frank. Comment Peter a-t-il vécu ces deux années ?

Dans le récit que vous avez entre les mains, écrit à partir de faits historiques, j'ai essayé d'imaginer la vie quotidienne avec Anne Frank. D'imaginer ce que cela pouvait signifier d'être aimé par elle, puis d'en être séparé si violemment, alors que les Pays-Bas étaient sur le point d'être libérés.

Si l'histoire d'Anne Frank et des siens, enfermés dans l'Annexe, est si bouleversante, c'est aussi parce qu'ils ont failli survivre et être témoins de la fin de la guerre. Tous ont été emportés par le dernier convoi qui quitta la Hollande pour Auschwitz. Un seul survécut aux camps, Otto Frank, le père chéri d'Anne.

À l'heure où moi-même j'écris, Anne Frank (si elle avait vécu) aurait un peu plus de quatre-vingts ans. Elle continuerait peut-être à raconter des histoires et à nous rappeler ce que signifie rester vivant pour témoigner de la beauté du monde alors qu'autour de vous tout respire la mort, la haine et la destruction.

En dépit de son intelligence et de sa vivacité, Anne n'a jamais vécu en imaginant qu'un jour elle deviendrait une icône. C'était une jeune fille farouche et passionnée, brillante, méprisante et, parfois, difficile à vivre. Otto Frank a avoué un jour en public qu'il ne « connaissait » pas la Anne Frank dont nous avons l'impression d'être proche grâce à son *Journal*, et il en tirait une conclusion très simple : « Nous, parents, ne connaissons pas nos enfants. » Tout récit « imaginaire » racontant la vie dans l'Annexe se doit de garder en tête cette remarque. La Anne que nous découvrons à travers son *Journal* n'est pas forcément celle avec qui les personnes réfugiées dans l'Annexe avaient le sentiment de vivre.

Extrait de la publication

Dès lors, qu'en est-il de Peter ? Le Peter dont parle Anne Frank a-t-il une quelconque ressemblance avec l'image qu'il a de lui-même ? Quel effet cela fait-il de se retrouver dans le journal d'un autre (surtout d'un journal aussi connu), épinglé pour l'éternité par ce regard ? Et si Peter était complètement différent ? Et si – ce qu'Anne laisse plusieurs fois entendre – il n'avait rien à voir avec ce qu'elle croyait ?

La façon dont nous percevons et les gens et l'histoire peut changer avec le temps. Le *Journal* d'Anne est au cœur de notre récit car il raconte en détail la vie quotidienne de personnes cachées sous l'occupation nazie lors du « nettoyage[1] » de la Hollande. Autant les écrivains ne sont pas censés jouer avec les faits qui constituent l'histoire de la Shoah, autant ils sont en droit de réimaginer l'histoire des relations entre les personnes réfugiées dans l'Annexe, et leurs sentiments les uns vis-à-vis des autres. Comment savoir ce qu'Anne en dirait aujourd'hui, si elle le pouvait ? Il y a fort à parier qu'elle serait plus indulgente envers sa mère et Fritz Pfeffer. Adolescents, nous éprouvons des émotions souvent fortes et passionnées, qui ne représentent pas la seule vérité.

Qu'auraient donc à ajouter les autres – surtout Peter – au portrait qu'Anne Frank fait d'eux ? Comment cette histoire aurait-elle été interprétée du point de vue de Peter ? C'est justement ce que j'ai imaginé. J'ai tâché de ne pas modifier les faits qui concernent la vie dans l'Annexe, ni ce qu'il s'est passé après leur départ de cette cachette et leur entrée dans le monde des camps de la mort (suivant ce qu'il est possible de savoir).

Réimaginer peut être un moyen important de maintenir en vie l'histoire, or personne n'était plus vivant, plus intelligent et

1. Tel est le terme qu'utilisaient les nazis quand ils vidaient une zone de ses populations juive et tzigane, des handicapés et des infirmes, avant de les déporter dans un camp de concentration ou d'extermination.

Extrait de la publication

plus curieux d'esprit qu'Anne Frank. Hélas, nous ne pouvons rien changer à ce qui lui est arrivé, ni aux siens ni à ses amis. En revanche, nous pouvons prolonger son histoire, continuer à réfléchir à ce que signifie être un homme, et nous pouvons (comme Anne Frank) essayer de maintenir la mémoire de la Seconde Guerre mondiale pour chaque génération à venir, dans l'espoir que toutes demeurent conscientes des conséquences catastrophiques que peut engendrer la haine.

Extrait de la publication

Prologue

Mai 1945 – Peter : Autriche, Mauthausen, infirmerie

Je crois que je suis toujours en vie.

Mais je n'en suis pas certain.

Je suis malade.

Sûrement, puisque je suis allongé. Nous ne nous allongeons jamais.

Dans les camps, ça n'existe pas, le repos.

Je devrais être en train de remonter des pierres de la carrière. Elle est haute, le sommet est long à atteindre. Je ne suis jamais sûr d'y arriver. Il suffit que quelqu'un devant nous tombe pour que nous tombions tous – à moins d'être rapides. Parfois, les gardiens attendent que l'un de nous franchisse la toute dernière marche, rêvant déjà de déposer son fardeau, de se libérer du poids. C'est là qu'ils nous flanquent un grand coup de botte pour nous renverser. Nous nous écroulons alors comme des dominos.

C'est tout ce dont je me souviens, la chute dans la carrière. Je sens mon corps tressaillir et rebondir. Je sens le corps des autres atterrir sur le mien. Je suis écrasé, corps osseux sous corps osseux. Nous sommes tous tellement anguleux. Mes os crissent. Je suffoque. Les corps bougent et se retirent du mien, les morts poussés par les vivants. Je respire. Mes os se remettent en place en craquant. Je suis

vivant et je dois me relever, sinon je serai enseveli sous les corps des morts. J'essaie de me redresser.

Je sais pourquoi les gardiens rient. Je ressemble à une marionnette. Une marionnette en os dont les fils auraient été coupés. Je me lève. Je marche. Je poursuis. En réalité, je suis toujours mort, par terre, et chaque jour un morceau de nous meurt. Et nous le laissons mourir. Il nous le faut – pour survivre.

Bientôt quelqu'un viendra et me réveillera, et le cauchemar recommencera.

J'attends un mot, ce mot :

Wstawać.

Debout.

S'ils viennent, c'est que je dois me lever et me mettre au travail, sinon je dois mourir.

Je suis peut-être déjà en train d'agoniser.

Tout le monde finit par mourir, il n'y a pas d'autre issue.

À présent, c'est mon tour.

C'est un soulagement.

Le problème, quand on est allongé, c'est que les souvenirs affluent. Ils ne cessent de remonter, de me rappeler qui je suis.

Le monde.

Ma vie.

Les Juifs allemands ont un mot pour ça.

Heimweh.

Le mal du pays. Un mal que nous tâchons d'éviter, si possible. Il peut être fatal.

J'ai chaud. J'ai mal à la tête. Tout mon corps est endolori. Non, ce ne sont que des mots, ils ne suffisent pas à expliquer la douleur. La façon dont mes os raclent les uns contre les autres. Il n'y a pas de mots pour une telle souffrance.

Les souvenirs sont pires encore – images d'un temps perdu. D'un temps qu'il me faut renier, lorsqu'ils reviennent me réveiller, afin de

Extrait de la publication

poursuivre. Mettre un pied devant l'autre, faire comme s'il n'y avait que cet instant-ci, ce jour, cette nuit à traverser – et survivre.

Pour raconter mon histoire.

Mais les souvenirs persistent, se pressent aux limites de ma résistance, se diffusent.

Il y avait une toute jeune fille, n'est-ce pas ? Et un lieu.

Un lieu où les feuilles tombaient d'un arbre et atterrissaient sur l'eau, comme des pièces d'or, tandis que nous regardions à travers la fenêtre du grenier… et avant, une maison, une rue, un monde, une jeune fille que j'aimais…

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

L'Annexe

Extrait de la publication

Extrait de la publication

13 juillet 1942 – Peter van Pels : Amsterdam, Zuider-Amstellaan

Je cours dans les rues ; c'est le petit matin et le soleil essaie de percer à travers la brume. Le bruit de mes pas résonne. Mes pensées se bousculent dans mon esprit : je n'irai pas me cacher. Je n'irai pas me cacher – surtout pas avec les Frank !

Je ne sais pas où je vais ; tout ce que je sais c'est que je ne peux pas. Je ne pourrai jamais rester enfermé dans un minuscule appartement avec deux filles (surtout Anne Frank), maman et Mme Frank ! C'est pas parce que papa fait des affaires avec eux qu'il faut qu'on les apprécie ! Je préfère tenter ma chance en courant dans les rues.

Mes pieds martèlent le trottoir. Quelque part derrière moi, j'entends le vrombissement d'un moteur. J'ai compris. Nous le connaissons par cœur, ce bruit qui signale l'arrivée d'un véhicule militaire.

Je ralentis, me dissimule dans l'ombre. Le couvre-feu pour les Juifs a toujours cours, même si je n'ai pas une tête de Juif.

J'y suis presque.

Devant chez Liese.

– Liese.

Je chuchote son nom. J'imagine son visage, ses yeux mauves, ses cheveux sombres et soyeux. J'imagine sa réaction quand je lui dirai que je me suis enfui. Peut-être me prendra-t-elle dans ses bras ; peut-être s'allongera-t-elle dans l'herbe avec moi. Peut-être…

Il faut que je me concentre. Que je grimpe sur le mur et saute dans le jardin arrière de sa maison.

Je prends mon élan et je saute. Le mur est haut. Raté.

Le bruit du moteur se rapproche.

Je me précipite sur le mur, prends appui du pied gauche et

Extrait de la publication

tends la main droite pour en agripper le haut, la peur au ventre – cette fois-ci j'y arrive.

Je m'écroule sur la pelouse. Reprends mon souffle et tâtonne autour de moi pour trouver une pierre, une brindille, n'importe quoi, que je pourrais lancer contre le carreau de sa fenêtre.

Soudain, quelque chose m'arrête. Je tends l'oreille. Les rues sont plongées dans le silence. Complet. Le moteur a donc été éteint. Je suis figé, immobile. Et s'ils m'avaient aperçu ? S'ils étaient en train de patrouiller dans les rues en ce moment même, aux aguets, attendant que je me trahisse – par un bruit ?

Tout à coup, le silence est rompu. Vacarme, martèlement contre la porte et hurlements.

– Ouvrez ! Ouvrez !

Debout dans le jardin, je suis tétanisé. Les lumières s'allument. J'aperçois le visage de Liese derrière la vitre au moment où elle tire les rideaux – puis elle disparaît. Toute la famille réapparaît derrière la fenêtre du salon éclairé. Ils sont en tenue de nuit. S'agitent, se défendent, mais finalement bouclent leurs bagages, mettent leur manteau et disparaissent – emportant Liese.

Je sais qu'ils convoquent les jeunes filles. Je le sais, c'est pour ça qu'il faut qu'on se cache, parce que Margot Frank a été convoquée. Mais jamais je ne pensais que ça arriverait à Liese.

J'essaye de me précipiter vers elle, mais mes jambes ne suivent pas, je reste figé, ma pierre à la main. Combien de temps s'est écoulé avant que je bouge, que je saute par-dessus le mur pour courir jusqu'au coin de la rue ? Je l'ignore, mais c'est trop tard. Déjà le fourgon s'éloigne. Tourne au coin de la rue et accélère.

Liese est à l'intérieur.

Je cours. Je cours à toute vitesse mais le fourgon file.

Liese !

Liese !

Le fourgon disparaît. Je cours jusqu'à ce que je m'écroule. Trop tard.

Trop tard.

Elle a disparu.

Je refuse d'y croire. Pourquoi ? Pourquoi elle ? Pourquoi maintenant ?

Je retourne chez elle. La porte est verrouillée mais je sais où est cachée la clé. Lentement, j'ouvre. Tout est en ordre, propre. Le couvercle du piano est ouvert, la partition du morceau de musique préféré de Liese sur le pupitre. Rien n'a changé, mais sans Liese la maison est vide et tout est différent. Où l'ont-ils emmenée – pourquoi les ont-ils tous emmenés ? Où aller à présent ?

Je regarde la rue derrière la fenêtre. Jette un coup d'œil sur ma montre. Six heures vingt-deux. Je suis attendu au bureau de M. Frank dans quelques heures. Nous devons arriver séparément. Entrer dans le bâtiment comme si nous avions rendez-vous – sauf que, cette fois-ci, nous n'en sortirons jamais.

Nous resterons sur place.

Personne ne sait pour combien de temps.

Je regarde à travers la vitre.

Les rues au petit matin sont vides, comme moi. Je suis incapable de penser à quoi que ce soit – si ce n'est au fourgon s'éloignant et à moi, debout, qui ai laissé faire ! Comment ai-je pu penser que je pourrais leur échapper ou me battre contre eux ?

Elle a disparu.

J'ai compris ce qu'il me reste à faire.

Me cacher.

J'attends et j'observe les rues où les premiers passants apparaissent. J'attends et j'observe le soleil s'élever dans le ciel. J'attends et j'observe le monde qui s'éveille à la vie. J'attends en sachant que je n'irai me réfugier nulle part car il n'y a nulle part où se réfugier.

Extrait de la publication

Ce monde n'est plus le mien, c'est le leur : celui du Parti national-socialiste des travailleurs allemands, celui des nazis. Ils me l'ont arraché, morceau par morceau. Je n'ai pas le droit de prendre le tramway ni de conduire une voiture comme les autres. Pas le droit de nager dans la même eau ni de regarder un film dans la même salle. Pas le droit de faire des courses dans les boutiques des Gentils. Pas le droit de m'asseoir dans la rue. Pas le droit de boire aux fontaines. Pas le droit d'aller où que ce soit sans une étoile sur ma poitrine. Pas le droit de… Pas le droit de… Pas le droit de faire le moindre geste. Si quelqu'un m'agresse, je ne peux compter sur l'aide de personne, et je n'ai pas le droit de me défendre. Si je me défends, ils me roueront de coups jusqu'à ce que j'en meure, et personne n'interviendra. Si je ne me défends pas, alors je serai ce qu'ils disent que je suis – un petit Juif lâche.

Je n'existe plus. Ils m'ont transformé en un non-être afin de m'effacer de la surface de la terre.

À présent, cela me semble évident.

Comment ne m'en suis-je pas rendu compte plus tôt ?

Comment ai-je pu m'aveugler ?

Comment ai-je pu penser que je pourrais m'enfuir ?

Comment ai-je pu penser que je pourrais me battre ?

Il faudrait que j'y aille. C'est l'heure. Je viens de trouver un cartable et une veste abandonnée, avec une étoile cousue sur la poitrine, mais finalement je renonce. Si ça doit être ma dernière traversée de la ville à pied, que celle-ci soit libre – comme moi –, et s'il m'arrive quoi que ce soit, s'ils m'arrêtent, eh bien, qu'ils m'arrêtent.

Aller à pied jusqu'à Prinsengracht est long, environ une heure. Au bout de la rue se trouve un entrepôt, et au-dessus, au fond, cachée, se trouve une annexe.

Personne ne connaît son existence, sauf les employés qui doivent nous aider à y entrer. Papa prétend que nous avons de

Extrait de la publication

On lit plus fort .com

Le blog officiel des romans Gallimard Jeunesse. Sur le web, le lieu incontournable des passionnés de lecture.

ACTUS

AVANT-PREMIÈRES

LIVRES À GAGNER

BANDES-ANNONCES

EXTRAITS

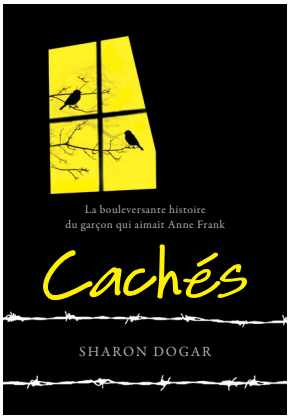
CONSEILS DE LECTURE

INTERVIEWS D'AUTEURS

DISCUSSIONS

CHRONIQUES DE BLOGUEURS...

Extrait de la publication



Cachés

SHARON DOGAR

Cette édition électronique du livre *Cachés* de Sharon Dogar
a été réalisée le 9 septembre 2011 par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage.
(ISBN : 9782070695744 – Numéro d'édition : 177564)
Code Sodis : N45006 – ISBN : 9782075014076
Numéro d'édition : 230174

Extrait de la publication